

MANUSCRIT TROUVÉ À AGDE

Pierre Pascal

Éditions ThoT
Roman

Agrégé de géographie et enseignant, Pierre Pascal a publié plusieurs ouvrages pédagogiques au cours de sa carrière et un recueil de nouvelles. Mais pas que ! Les textes syndicaux, les textes du conseil d'administration du lycée, de l'association des habitants du Corbusier... c'était très souvent lui... Aujourd'hui, et à tout juste soixante-neuf ans (un jeune auteur plein d'avenir !), il propose un premier roman original et drôle, rempli de références littéraires, économiques, culturelles et politiques.

NOTE DE L'INTERMÉDIAIRE
(Aude, théoriquement)

Je suis désolée d'avouer dès les premières lignes que le titre est une imposture. Ce titre était écrit en gros et en gras sur une feuille scotchée à l'ordinateur, avec un petit mot plus difficile à déchiffrer, sur lequel on pouvait lire :

Moi je ne souhaite pas être enterré sur la plage de Sète, mais si tu réussissais à faire publier ce « MANUSCRIT TROUVÉ À AGDE », ce serait un petit bonheur posthume. Si tu n'y arrives pas, commence une grève de la faim et fais-le savoir à tous les éditeurs qui ont refusé sa publication, ça peut marcher.

Je n'ai pas compris immédiatement la dernière phrase ; mais par la suite...

Écrit sur ordinateur, ce texte est donc, au sens propre, un tapuscrit et non un manuscrit. J'espère que ce faux, effectué pour

la bonne cause, ne troublera pas le lecteur. Il y a des précédents historiques plus importants. Toute une génération de collégiens et de lycéens, moi la première (ou plutôt parmi les dernières, puisqu'il est sorti des radars scolaires peu après), a été historiquement biberonnée au faux avec le célèbre « Malet-Isaac », qui en page de couverture présentait *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix. Une liberté dont on avait soigneusement recouvert la généreuse poitrine (un burkini, c'eût été anachronique).

Et puis *Tapuscrit trouvé à Agde*, ce n'est pas terrible comme sonorité. *Clé USB trouvée à Agde*, c'est pire.

PREMIER JOUR
(récit long, fatalement, il faut planter le décor)

Le 18 mai 2016 donc, 20 h 30.

Désormais j'étais seul, seul dans cette pièce pas vraiment obscure, que n'éclairaient pas quatre siècles d'histoire, seul avec un ordinateur non connecté (j'avais vérifié, on ne pouvait se connecter à aucun réseau wi-fi) qui me servirait de machine à écrire.

Cette pièce c'est des toilettes, avec un lavabo et un WC. Plus exactement, c'est une pièce moyennement grande, assez pour y mettre un petit matelas, un oreiller et une couverture, et donc pour y dormir, mais aussi une petite table et une chaise; elle possède également, indispensable pour l'ordinateur, une prise de courant, le tout situé dans l'appartement d'Aude à Agde. J'ai dit appartement, mais en fait c'est une vieille et grande maison familiale, avec des murs bien épais construits avec ce basalte noir

qui fait le charme de la ville. D'un côté, la maison donne sur un boulevard très passant, subissant une forte et bruyante circulation routière. De l'autre, elle donne sur une rue piétonnière moyennement fréquentée. La maison est grande, je l'ai dit, les murs épais, et la pièce dans laquelle je suis est au rez-de-chaussée, légèrement en contrebas et à mi-distance des deux rues, au cœur de la maison. La porte fermée – ce serait sans doute la même chose la porte ouverte –, il est fort peu probable que, même en poussant des hurlements, quiconque m'entende.

Et la porte est fermée. Particularité de cette porte, on peut la fermer de l'intérieur, non pas par un verrou comme c'est le cas la plupart du temps, mais par une clé. Autre particularité, essentielle : au-dessus de la porte il y a trois trous dans le mur, trois petits carrés d'un peu plus de six centimètres de côté (je les ai mesurés), largement assez grands pour que l'on puisse jeter la clé et le portable à l'extérieur. Les deux carrés les plus bas sont exactement à 2 mètres 23 du sol, le troisième au-dessus ; les trois formant ensemble un triangle isocèle. Entre ces trois trous, une distance de quinze centimètres aussi bien dans le sens de la largeur que dans le sens de la hauteur ; beaucoup trop pour que l'on puisse raisonnablement espérer les réunir pour faire un seul passage de plus grande taille, éventuellement susceptible d'être agrandi. Bien sûr, j'ai fermé à double tour et j'ai jeté la clé.

Ensuite, j'ai pris mon portable et j'ai laissé un message pour Aude. Un message clair, mais pas trop détaillé. Je lui expliquais que j'avais depuis longtemps fait effectuer un double des clés de sa maison familiale d'Agde où elle passait – où nous

passions – une partie de l'été. Je lui racontais que j'avais mis le vieux projet, raconté dans notre *Roman à deux mains*, à exécution. Je m'étais enfermé dans ses toilettes (pas d'ambiguïté, JE M'ÉTAIS enfermé), j'avais jeté les clés et, à l'heure où elle lirait ce texto, j'aurais jeté mon portable. Je lui expliquais aussi, sommairement, si tant est que je les comprenne moi-même, les motivations d'un tel geste. Avoir le temps de penser (à quoi, je ne sais pas, j'y penserai). Tester ma capacité à résister à l'enfermement et à la faim. Tester mon éventuelle capacité à trouver une solution pour sortir du piège. Tester sa réaction à elle : me croirait-elle ou croirait-elle à une énième stupide provocation verbale destinée à lui gâcher ses vacances ? Penserait-elle que j'avais prévu une sortie de secours, que quelqu'un viendrait me libérer dans une semaine... ou 48 heures ? Interromprait-elle le séjour dans les Dolomites qu'elle venait juste de commencer et qui devait durer six semaines, notre plus longue séparation depuis que nous nous connaissions ? Séjour auquel j'avais renoncé sous de fallacieux prétextes professionnels.

Seul, j'avais le temps de faire le tour du propriétaire (facile, mais indispensable) :

Une pièce de 5 mètres 80 de longueur sur 3 mètres 50 de largeur, pas exactement d'ailleurs, dans cette vieille maison la pièce n'est pas un vrai rectangle, 3 mètres 55 au niveau de la porte, 3 mètres 38 dans le fond.

Dans cette pièce un WC moderne, pas grand-chose à en tirer, si ce n'est la chasse.

Sur un côté, un lavabo ancien.

Ce lavabo est serti dans une planche déjà un peu fragilisée : il est hors de question de se tenir debout sur lui. D'un côté, cette planche repose sur un appui en bois qui, lui aussi, semble fragile. De l'autre côté, du côté porte – chance –, elle repose sur un appui en maçonnerie, sans doute bien plus solide. Il semble possible de monter sur l'extrémité de la planche, au niveau de cet appui, et d'atteindre les trois trous au-dessus de la porte. Pour quoi faire ? Les élargir ? On a déjà vu que cela semblait peu probable. Pour regarder le paysage, ou plutôt l'absence de paysage ? Pourquoi pas ?

Le lavabo présente bien plus d'intérêt. D'abord tout simplement de pouvoir boire (grève de la faim, pas de la soif, c'est trop rapide) dans des conditions bien plus saines, au sens imagé comme au sens propre du terme, que s'il avait fallu utiliser la cuvette des WC. Mais surtout ce lavabo, ancien, répétons-le, présente davantage de potentialités que toute autre chose dans la pièce. Dessous, un système complexe et archaïque : le déversoir de secours chargé d'évacuer l'eau, si l'on maintient la bonde fermée, est un étroit tuyau (en plastique ? en caoutchouc ?) d'une longueur absurde et inutile (environ 50 centimètres à vue de nez) qui pourrait devenir pour moi utile. Il semble qu'il est simplement enfoncé d'un côté dans un petit renforcement en porcelaine du lavabo et, de l'autre, il est fixé par un collier de serrage dans un conduit en plomb (ou est-ce un autre métal ?) ; il devrait être facile d'extirper ce tuyau de ces deux embouts fixes. On pourrait éventuellement en faire une sorte de nœud

coulant destiné à repêcher les clés ou le portable. À voir plus tard si besoin. Par ailleurs, ce que j'ai appelé la bonde n'est pas une simple rondelle gainée de plastique posée sur le trou d'évacuation, mais un système classique avec deux tirettes permettant de faire remonter ou baisser la rondelle métallique obstruant le trou. Or ces tirettes sont elles aussi absurdement longues, près de dix centimètres, et elles sont fixées à la rondelle par un collier maintenu par deux vis, qui ont l'air en partie dévissées et qu'il semble en tout cas possible de dévisser complètement, même sans outil. Là aussi, on peut obtenir le matériel d'un éventuel instrument du type hameçon, pour la pêche à la clé ou au portable que je serai peut-être conduit à tenter.

Derrière les WC, une petite étagère. Sur celle-ci, un savon de Marseille, posé sur une soucoupe. Pourquoi n'est-il pas sur le lavabo ? Peu importe. Juste à côté, un coffret en plastique imitation bois (Aude, tu as plus de goût d'habitude), assez grand, et à l'intérieur, treize petites savonnettes exactement. Je mourrai peut-être ici, mais au moins je mourrai propre. De l'autre côté de l'étagère, un coffret de même nature, plus petit, et à l'intérieur, ce qui vraisemblablement doit être un ensemble de bâtons d'encens ou d'autres produits odorants à brûler. Je mourrai propre et dans une bonne odeur. Au milieu, et cela rompt trivialement l'harmonie de la pièce, six rouleaux de papier hygiénique. Avec ce que je vais manger, cela devrait me suffire. Présent aussi, un crayon de papier ; je pense qu'Aude doit parfois faire des Sudoku dans les toilettes. S'y ajoutent deux tubes d'homéopathie, vides, dont la présence me paraît incongrue.

À côté des WC, un petit ustensile pour les nettoyer, en plastique, dans une sorte de cuvette, elle aussi en plastique.

Sur le sol, de part et d'autre de l'axe des WC, trois flacons du même produit Canard-WC, l'un vide (c'est curieux qu'Aude si méticuleuse habituellement ne l'ait pas jeté), l'autre à moitié plein, le dernier pas encore ouvert.

L'intérêt de tout cela semble limité. Je n'ai pas appris par cœur *Le Petit Chimiste illustré* et me vois mal avec ces produits constituer un explosif pour faire sauter la porte ou un feu de Bengale pour alerter les passants.

Sur les murs, deux affiches.

Derrière les WC... (Je me suis surpris à penser qu'on ne la voit pas lorsqu'on est assis, et Aude est toujours assise, mais en même temps, je corrigeais ma pensée, c'est de moi qu'il s'agit et vu ce que je vais manger et boire – beaucoup –, il est probable que ces WC me serviront surtout à uriner, mais, nouvelle correction, pourrai-je longtemps uriner debout ?)

Derrière les WC donc, une affiche clin d'œil, avec un titre que j'aurais pu croire écrit exprès pour moi si l'affiche ne datait de plusieurs années : *Me, myself, and I*. Vraiment de circonstance ! Je vais sans doute demeurer ici un certain temps, peut-être jusqu'au bout, avec comme seul compagnon ma sinistre présence qui va se mouvoir physiquement, et peut-être intellectuellement, de plus en plus difficilement. C'était l'affiche de l'exposition de Chris Orvis, *Exposition monographique d'une plasticienne installée sur le pôle des métiers d'art* à la nouvelle galerie de la Perle Noire à Agde.

En plus je la connais, très sympathique ; si j'en sors, elle ne comprendra jamais pourquoi je la regarde avec appréhension. (Je suis content, j'ai écrit spontanément « si j'en sors », je trouve que c'est plus optimiste que « si j'en sortais ».)

À gauche, en entrant, une autre affiche. Elle représente Cécile Morel, seule interprète de *La Vie enchantée de Molly Bloom*, un spectacle musical d'après *Ulysse* de James Joyce donné à la chapelle Anatole France à Agde. Drôle de clin d'œil aussi. *Ulysse* est pour moi un échec récurrent, trois fois j'ai essayé de le lire sans réussir à l'achever. Échec récurrent : qu'est-ce que ça annonce ? Sur cette affiche, au premier plan, une fort jolie jeune femme au décolleté impressionnant et à la poitrine belle et opulente. Une affiche relativement récente, je me souviens qu'Aude l'a accrochée l'été dernier. Peut-être pour me tester car je lui avais dit ne pas être spécialement attiré par celles qui *ont l'assurance des filles qui ont de la poitrine* (Brel). C'est vrai, ou plutôt c'était vrai ; je ne suis pas mécontent de la contempler en ce moment ; je finirai dans une ambiance d'un érotisme de bon aloi. Une drôle – drôle est-ce si sûr ? – d'idée me vient en même temps : dans vingt jours pile, dans une éternité, j'essaierai de me masturber en la regardant. Le corps répondra-t-il ? Bon test ! Elle, je ne la connais pas, sinon je n'aurais pas osé faire sur sa personne une fixation libidinale, fixation que je lui demande par avance d'excuser.

Il est à noter que derrière le lavabo, il y avait un petit miroir, placé curieusement bien trop haut, je me voyais à peine le sommet du crâne et sans doute Aude ne se voyait pas du tout. J'ai essayé de lui faire avouer qu'elle avait eu un ami bien plus grand que moi,

mais je n'ai jamais eu ni confirmation ni dénégation. Ce miroir, heureusement, je l'ai enlevé. Miroir, miroir, qui est le plus bête ? Non, plus prosaïquement, je ne tiens pas à voir ma dégradation physique ; la dégradation psychique, c'est ce récit qui s'en chargera.

Et la dégradation intellectuelle ? Me vient une idée : sur mon ordinateur, il y a un jeu d'échecs que j'utilise parfois. Niveau 6, en principe je gagne, au-dessus c'est plus aléatoire. Je peux ainsi tester si mon QI demeure correct, et si, en jouant régulièrement, je m'améliore. À partir de ce soir, une partie par jour, c'est tout de même mieux que la Dame de Pique.

À cet équipement de base, permanent, j'ai donc ajouté, outre le couchage, une table, minuscule, à peine de quoi poser l'ordinateur et la souris, et une chaise. En poussant le matelas dans le côté opposé, j'ai juste la place de les mettre à côté du lavabo ; la chaise est un peu trop près de la table, pas très confortable, mais ça va aller, il ne faut pas que je grossisse. Table et chaise sont très simples, en bois marron foncé, assez vieilles, peut-être faites par le grand-père d'Aude qui était menuisier ; elles doivent pouvoir tenir le coup, autant que je vivrai.

Bien.

(Retour en arrière) 18 mai, 18 heures.

Un solide repas. Il fallait que mon expérience dure, que j'aie le temps de la savourer avec appétit. Ce n'était pas la peine de partir le ventre creux. Un repas, certes pas gastronomique, mais correspondant à une veille de marathon. Une vraie platée de riz

aux haricots rouges (la version languedocienne de la *pasta fagiole* des Vénitiens), une salade verte aux encornets, du fromage, un grand verre de Julié纳斯 et un chou à la crème. Je n'ai pas eu le courage, malgré mon amour pour Brel, de me dénicher *une poularde venue du Périgord et de ce vin qu'on buvait en Artois*, mais j'aurai le temps de penser à *mon dernier repas*.

J'ai préparé mes bagages : un matelas gonflable, un oreiller choisi avec soin (je peux dormir dans n'importe quelles conditions, mais pas avec n'importe quel oreiller), une couverture fine – il ne fera pas froid dans cette petite pièce, avec en outre la lampe souvent allumée. J'ai longtemps hésité ; prendre ou ne pas prendre des vêtements de rechange ? Peut-être pas très utile, mais se sentir propre peut contribuer à maintenir un certain moral. Finalement, je me suis habillé de mon bermuda et de ma chemise préférés – d'Aude aussi –, et pour les rechanges je me suis limité à trois tee-shirts et trois caleçons. J'ai pensé aussi à une ampoule de secours : ne plus pouvoir lire serait dramatique, et ne pas me voir mourir serait mortel.

J'ai hésité à prendre mon saxo et puis finalement j'y ai renoncé. Je me suis donné pour cela de nombreuses mauvaises raisons : l'acoustique dans cette petite pièce sera catastrophique, j'ai besoin d'un break et, si j'en sors, quelques semaines sans saxo m'auront fait du bien, ce serait d'une tristesse absolue de voir, sous l'effet de l'affaiblissement, se détériorer la qualité de mon jeu, le saxo impose un effort physique qui serait de l'énergie gâchée. En fait je sais, et cela me désespère, que le saxo qui a été, avant Aude – chronologiquement parlant –, une raison de vivre,

est devenu un moyen de vivre. Fonctionnaire du saxo serais-je devenu ? Et même si, fils d'enseignants, je ne tombe pas dans une forme de « fonctionnophobie » ambiante, j'en suis marri. Je me dis que c'est peut-être un sentiment d'incomplétude professionnelle qui me pousse à réaliser cette expérience en cours.

Bien sûr, j'ai pris aussi mon ordinateur et 14 livres qui font 23 volumes, 23 gros volumes chacun devant m'occuper deux jours (= 46 jours, optimiste, ou pessimiste selon la façon de voir). J'avais initialement envisagé de les choisir avec soin, mais finalement, je les ai pris plus ou moins au hasard, me fiant tout d'abord à leur taille.

Il y a :

Les Bienveillantes, Jonathan LITTEL.

Boussole, Mathias ENARD.

Roland Barthes, Thiphaine SAMOYAUULT.

2084 : La Fin du monde, Boualem SANSAL.

Histoire de la Grèce et des Balkans (3 tomes), Olivier DELORME.

La Vérité sur l'affaire Harry Quebert, Joël DICKER.

Les Avant-gardes artistiques 1848-1918, Béatrice JOYEUX-PRUNEL.

Le Cheval rouge, Eugénio CORTI.

La Clarinette, Vassili ALEXAKIS (pas assez gros).

L'Homme sans qualités (3 tomes), Robert MUSIL.

L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage, Haruki MURAKAMI.